



Molla [J.], *Le portable noir* dans *La revanche de l'ombre rouge*, éditions Thierry Magnier, 2007, pp.11-34.

Le portable noir

Il était posé sur le ponton, si près du bord qu'une rafale de vent aurait pu le précipiter dans l'eau d'un instant à l'autre.

« Curieux qu'il ne soit pas tombé », songea Pauline.

Elle se baissa pour le ramasser et l'examina.

C'était un luxueux téléphone portable couleur ébène, moulé dans une matière qui imitait le grain du bois. Il dégageait une odeur de terre humide qui s'évanouit si vite qu'elle crut avoir rêvé. Quand elle l'ouvrit, les touches brillèrent comme la nacre et lui firent songer à quatre rangées de dents sagement alignées. Pauline s'attendait à ce qu'il ne fonctionne pas mais quand elle appuya sur la touche d'appel, l'écran s'éclaira. L'appareil était chargé et les cinq barres alignées dans l'angle droit indiquaient que la réception était excellente.

Pauline se retourna, cherchant des yeux une présence humaine. Les berges étaient désertes. Derrière le rideau des arbres, s'élevaient les appels et les rires d'Alexandra et de Sébastien. Ils la cherchaient et, dans quelques minutes, l'auraient rejointe. Elle revint au portable et scruta la rivière.

Pas de barque à l'horizon. D'ailleurs, pourquoi quelqu'un en promenade au fil de l'eau abandonnerait-il son téléphone sur un ponton d'embarquement ?

Pauline s'assit, laissa pendre ses jambes dans le vide et caressa la coque noire. Même s'il ne portait aucun logo de marque connue, l'appareil avait dû coûter une fortune. Mue par la curiosité, elle voulut

consulter les derniers numéros appelés mais ils avaient été effacés. Elle afficha alors le répertoire. Il comportait un nombre faramineux de noms et de prénoms. Pauline avait beau les faire défiler, elle ne dépassait pas la lettre A.

— Comment cet engin peut-il avoir en mémoire autant de correspondants ? murmura-t-elle. On y a stocké un véritable annuaire ! Qui peut connaître tant de gens ?

Si elle appelait une de ces personnes au hasard, elle saurait à qui appartenait le téléphone et pourrait le rendre à son propriétaire. Pauline se mordit les lèvres. Elle savait qu'elle n'en ferait rien. Ce portable la tentait terriblement, même si une petite voix au fond d'elle lui soufflait que le conserver était du vol.

— Bon, pour commencer, on va voir s'il marche !

Du pouce, elle composa le numéro de sa grand-mère. Trois sonneries puis un « Allô ? » chantant.

— C'est moi, mamie, tu vas bien ?

— Oui, ma petite Pauline, je prends le thé avec madame Debieune. Pourquoi m'appelles-tu ?

— Comme ça ! J'avais juste envie de te faire un coucou.

— C'est très gentil, ma biche. Tu es chez toi ?

— Non, à la campagne, je me balade avec des copains mais je ne vais pas tarder à rentrer. Bon, je t'embrasse. Je passe te voir demain après-midi, d'accord ?

— Bonne idée, on papotera et on fera un clafoutis, j'ai plein de cerises. Au revoir ma chérie.

— Au revoir, mamie.

Pauline coupa la communication et referma le portable. C'était une merveille : le son était clair, d'une netteté parfaite.

Très excitée, elle appela deux autres personnes : Camille, une copine parisienne, et Louise, sa correspondante anglaise. En dépit de la distance, la ligne était impeccable. Elle aurait volontiers passé quelques appels supplémentaires mais une voix familière la retint :

— Hou hou, tu étais là ? On te cherchait partout !

Alexandra et Sébastien se tenaient à l'autre bout du ponton et lui adressaient de grands signes. Pauline glissa le téléphone dans la poche de son blouson et les rejoignit.

— On se demandait si tu n'étais pas rentrée chez toi.

— Non, je ne voulais pas vous déranger ...

— Tu ne nous déranges pas !

Pauline observa son amie, tentant de lire sur son visage ce qui se passait en réalité dans sa tête.

Des mois durant, leurs pensées avaient été occupées par le beau Sébastien, un garçon de 3^e B arrivé en cours d'année, timide mais si charmant que Pauline en était tombée amoureuse dès le premier regard. Elle s'en était ouverte à Alexandra qui n'avait pas tardé à le trouver à son goût.

Qui de Pauline ou d'Alexandra séduirait Sébastien ? Ce qui n'était qu'un badinage entre amies avait bientôt pris la tournure d'une rivalité sourde.

Alex avait emporté la mise, tout au début des vacances, au cours d'une soirée organisée par des amis pour fêter le brevet. Depuis, Pauline avait dû supporter de les voir marcher main dans la main, échanger des regards énamourés ou des baisers.

Ils longèrent la rive et repartirent en direction de la route, dans un silence pesant, et Pauline pensa que c'était sans doute la dernière fois qu'ils se promenaient tous les trois.

Elle arrivait chez elle quand elle vit sa mère entrer dans sa voiture et démarrer sur des chapeaux de roue. Son père, très pâle, restait immobile devant la porte.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'alarma Pauline.

— Ta grand-mère vient d'avoir un malaise. Par chance, ça lui est arrivé pendant qu'elle discutait avec madame Debiegne qui a appelé le SAMU puis ta mère.

Comme Pauline éclatait en sanglots, il la prit dans ses bras et dit :

— Ne t'inquiète pas, mamie a une santé de fer. Tout devrait rentrer dans l'ordre très vite.

Pauline jeta un coup d'œil à son réveil. Il indiquait minuit et elle ne parvenait toujours pas à dormir. Une vague de frissons la parcourut.

Sa grand-mère était morte avant que les sauveteurs ne parviennent chez elle.

Un sanglot lui échappa. Mamie était morte ! Elle ne la verrait plus jamais, ne lui parlerait plus jamais. Finis les gâteaux improvisés, les petits cadeaux pour un oui pour un non, les confidences que mamie était seule à entendre...

Machinalement, elle ouvrit le premier tiroir et en retira le portable. La petite coque noire lui évoquait à présent un cercueil, et l'odeur de terre humide qui l'avait surprise la première fois emplissait ses narines avant de s'évaporer.

Elle le remit en marche et nota un détail qui lui avait jusqu'alors échappé. Aucun nom d'opérateur ne s'affichait sur l'écran. Elle l'éteignit et le ralluma sans qu'aucun code ne lui soit demandé. En dépit de l'heure tardive, elle faillit appeler un ami au hasard mais une intuition la retint.

Depuis plusieurs jours, une idée lui trottait dans la tête qu'elle ne parvenait pas à formuler et qui maintenant lui apparaissait comme une évidence : elle avait téléphoné à sa grand-mère depuis cet appareil et, moins d'une heure plus tard, celle-ci était morte.

Poussée par la curiosité, elle reprit l'appareil, ouvrit le répertoire et fit défiler une liste impressionnante de correspondants avant de trouver :

Latronnier Madeleine : le nom et le prénom de sa grand-mère ! Le souffle coupé, elle le relut plusieurs fois pour se convaincre qu'elle ne s'était pas trompée. Le numéro de téléphone enregistré était bien celui de sa grand-mère. Or, elle était certaine de ne pas l'avoir mémorisé !

L'esprit en ébullition, Pauline revint au menu principal. Son pressentiment était-il juste ? Tous ces gens dont les noms figuraient sur la mémoire du portable étaient-ils morts, et le fait de les appeler de ce portable, précisément, pouvait-il provoquer leur mort ? Elle se souvint alors avec horreur qu'elle avait appelé son amie Camille et sa correspondante anglaise. Elle passa une heure à consulter la liste du répertoire et trouva leurs noms, dûment enregistrés.

— Ce n'est pas possible, sanglota-t-elle. Ce n'est pas possible.

Elle alla chercher son vieux portable et, d'un pouce fébrile, composa un SMS affolé qu'elle envoya à chacune de ses amies avec demande expresse de lui répondre sur-le-champ. Deux minutes s'écoulèrent et le vibreur du téléphone se déclencha.

— Allô, Camille ?

— Non, Pauline, c'est Anaïs.

— Qu'est-ce qui se passe ?

D'une voix entrecoupée de sanglots, la sœur aînée de son amie lui apprit que Camille avait été fauchée par une voiture, une semaine plus tôt, alors qu'elle revenait de la piscine. Elle avait été tuée sur le coup.

Pauline raccrocha. Camille s'était éteinte quasiment à la même heure que sa grand-mère. Ses veines charriaient des torrents de glace. Accablée, elle composa le numéro de Louise et, au bout de six sonneries, entendit l'annonce qui l'invitait à laisser un message. Elle ne jugea pas utile de parler. Louise était morte, elle en avait l'intime conviction.

Abandonnant son bureau, elle regagna le lit et s'y laissa tomber. Tout son corps lui faisait mal. Ses muscles étaient noués, sa respiration difficile. Elle voulut lutter pour rester consciente mais un voile sombre recouvrit ses yeux et le sommeil l'engloutit comme une coulée de goudron.

Il était neuf heures quand elle se réveilla, la tête et les membres lourds. La maison était silencieuse.

— Mamie, Camille, Louise, murmura-t-elle avant d'éclater en pleurs.

Ce n'était pas possible, un téléphone ne pouvait posséder ce monstrueux pouvoir. Il fallait vérifier encore ! Retournant à son bureau, elle choisit au hasard deux noms dans le répertoire. D'un doigt fébrile, elle composa le premier numéro :

— Allô ?

— Bonjour, dit Pauline, pourrais-je parler à Marc Dabadie ?

— Je suis désolée, mademoiselle, j'ai le regret de vous annoncer qu'il est décédé voilà huit mois.

La gorge sèche, Pauline appela le second numéro. Un homme exploré lui annonça que son épouse avait trouvé la mort dans un accident de voiture. Ses jambes flageolaient et elle gagna péniblement le canapé.

— C'est moi qui les ai tuées, gémit-elle. Si je ne les avais pas appelées, elles seraient toujours vivantes et ...

Cédant à la colère, elle se leva, courut chercher un marteau dans le garage et retourna dans sa chambre, bien décidée à réduire le portable en miettes. Elle le prit, le posa sur le plancher, leva le marteau et resta figée, le bras dressé, saisie par une crainte inexplicable.

L'objet recelait une puissance qui la dépassait. Il l'écœurait et la fascinait à la fois.

Elle se sentait sans force, incapable de le pulvériser, alors qu'elle aurait dû le faire sans hésiter. Dans un état second, Pauline posa l'outil, saisit le téléphone du bout des doigts, et le laissa tomber dans le tiroir de son bureau qu'elle referma d'un coup sec.

Trois jours s'écoulèrent. Ses parents travaillant, elle devait affronter une solitude insupportable.

Comment aurait-elle pu imaginer en le trouvant que ce portable provoquait la mort de ceux qu'on appelait ? D'où venait-il et depuis quand passait-il de main en main ? Cet objet était diabolique ! Elle pouvait s'en débarrasser mais quelqu'un le trouverait et, de nouveau, le téléphone tuerait.

— C'est monstrueux, murmura-t-elle en se recroquevillant sur le canapé. Monstrueux.

Alexandra et Sébastien passèrent la voir à plusieurs reprises. Ces visites n'apaisèrent pas son chagrin. Pire, elles l'aiguisèrent. C'était insupportable de les voir ensemble.

Et puis Sébastien revint. Seul. Comme Pauline s'en étonnait, il lui répondit :

— J'avais envie de te voir. Et puis, je te signale qu'Alex et moi, on n'est pas mariés ! Je te demande juste de ne rien lui dire : elle est d'une jalousie malade.

Il avait l'air si penaud que Pauline éclata de rire. Voilà des semaines que cela ne lui était plus arrivé.

— Entre, lui dit-elle. Je te promets d'être discrète. Ce sera notre secret.

L'enchantement fut de courte durée. Le soir-même, sa mère frappa à la porte de sa chambre. Elle lui tendit le téléphone.

— C'est Alex.

Mal à l'aise, Pauline prit le combiné.

— Allô ?

— Salut.

La voix d'Alexandra était glaciale. Il y eut un blanc puis elle reprit :

— T'as plus intérêt à t'approcher de Seb !

— Mais, je ... tenta de protester Pauline.

— Ne fais pas ton hypocrite ! Je l'ai vu revenir de chez toi et on a eu une explication. Mets-toi dans la tête qu'il n'en a rien à fiche de toi ! Alors maintenant, tu le lâches et tu me lâches par la même occasion.

Pauline ne savait que répondre, déstabilisée par ce flot de colère, ces mots qui se plantaient en elle comme des aiguilles et qui la blessaient. Alexandra raccrocha brutalement.

Pauline retourna dans sa chambre. Une rage sourde la tenaillait. Bien qu'elles soient amies de longue date, Alex avait toujours affecté une attitude condescendante à son égard, lui laissant clairement entendre que c'était elle la plus intelligente, la plus belle, la plus séduisante.

Cette fois-ci, elle avait passé les bornes.

Animée par une rage froide, Pauline ouvrit son tiroir, en sortit le téléphone noir et composa le numéro de portable d'Alexandra. Il y eut quatre sonneries puis elle décrocha.

— C'est moi, Pauline.

— Je sais reconnaître ta voix ! Qu'est-ce que tu veux encore ? Je n'ai pas été claire ?

Alexandra n'avait rien perdu de son agressivité et Pauline sentit sa rage se muer en haine.

— Si, très claire. Je voulais simplement te dire que c'est la dernière fois que tu m'entends.

La réponse claqua comme un coup de fouet.

— Eh bien, j'en suis heureuse. Maintenant, dégage et oublie Sébastien !

Pauline coupa la communication. Son cœur cognait dans sa poitrine mais elle s'efforça de faire taire sa conscience. Elle n'avait fait que téléphoner à son amie. Rien de plus. Elle prit cependant le temps de vérifier que le nom d'Alexandra avait bien été rajouté au répertoire et murmura :

— Je crois plutôt que c'est Sébastien qui ne sera pas long à t'oublier, ma chère.

Bien sûr, Sébastien eut du mal à se remettre de la mort d'Alexandra. Elle avait glissé dans les escaliers et s'était brisé la nuque en descendant dîner, le soir même où ils avaient eu cette stupide fâcherie à propos de Pauline.

À la fin du mois, Pauline lui proposa d'aller se promener le long de la rivière. Il accepta et cette promenade les rapprocha.

Chaque jour, ils se revirent, chez elle ou chez lui, à la piscine ou au foyer des jeunes. Pauline n'éprouvait pas de culpabilité. Elle s'était persuadée qu'il n'y avait aucun rapport entre la mort d'Alexandra et son appel téléphonique.

Ce décès lui apparaissait comme un regrettable accident, une expression de la fatalité contre laquelle il ne servait à rien de lutter. C'est d'ailleurs ce qu'elle avait expliqué à Sébastien, le soir où elle osa lui prendre la main et qu'il la prit dans ses bras pour l'embrasser.

Ils étaient assis au bord de la rivière. Pauline se dit que jamais elle ne pourrait être plus heureuse qu'à cet instant, blottie contre Sébastien.

Celui-ci fit courir ses doigts sur ses hanches et toucha, à travers la toile de son jean, le portable glissé dans sa poche arrière. Pauline ne s'en séparait jamais. Pourquoi ? Elle n'en savait rien elle-même. Il fallait qu'elle le garde sur elle, même si elle savait que plus jamais de sa vie elle ne s'en servirait.

— Qu'est-ce que tu trimballes là ? demanda-t-il en essayant de deviner à sa forme ce qu'elle tentait de dissimuler. Une arme ?

— Idiot, c'est mon portable !

— Je ne me souvenais pas qu'il était si petit ! Il n'y a pas si longtemps, tu utilisais un vieux machin qui pesait trois tonnes !

— C'est celui que mes parents m'ont offert pour mon brevet, mentit-elle.

— Super ! Tu me le fais voir ?

— Pas la peine ! De toute façon, il fonctionne mal en ce moment, il faut que je le donne à réparer. Une autre fois, s'il te plaît.

Sébastien avait deviné un malaise dans la voix de Pauline. Il s'assit et l'observa. Pauline lui dissimulait quelque chose.

— Demain, lui dit-il en l’embrassant au coin des lèvres, je suis seul à la maison. Je t’invite ?

Pauline lui rendit son baiser et répondit :

— Rien ne pourrait me faire plus plaisir.

Jamais elle ne s’était sentie aussi légère. Elle était amoureuse, comment en douter ? Et passer une journée de rêve avec le garçon de ses rêves, que demander de plus ?

Ils avaient paressé dans le jardin, à l’ombre des grands tilleuls, parlant de tout et de rien, simplement heureux d’être ensemble.

Pauline avait atteint la place du village, à deux pas de chez elle. Elle s’assit sur un banc et sourit. La vie était étrange, le destin aussi. Il lui fallait savourer son bonheur présent en égoïste et surtout ne pas penser aux circonstances qui avaient permis que Sébastien et elle tombent amoureux l’un de l’autre.

Ne surtout pas y penser ...

Ses parents s’occupaient du dîner quand elle arriva chez elle.

— Tu es rayonnante, ma chérie ! s’exclama-t-elle en posant un baiser sur sa joue. Tu ne peux pas savoir comme je suis heureuse de te voir comme ça.

Le téléphone sonna. Mme Labbé essuya ses mains pour aller décrocher mais Pauline lui dit :

— Laisse, je prends.

La voix de Sébastien résonna dans l’écouteur, si claire, si proche.

— Bonsoir, ma douce, tu vas bien depuis tout à l’heure ?

— Oui, attends.

Pauline monta dans sa chambre pour pouvoir parler à son aise et demanda, un rien mutine :

— Je te manque tant que ça pour que tu m’appelles dès qu’on se quitte ?

— Bien sûr que tu me manques ! Et en plus, tu as oublié quelque chose chez moi.

La jeune fille sentit un souffle glacial balayer la pièce. Machinalement, elle porta la main à la poche de son jean. Le portable n’y était plus !

— Mon téléphone ! hurla-t-elle.

— Exactement ! Mais il n’y a pas de quoi s’énervier, je te dis que je l’ai. Tu veux que je te le rapporte ?

Contenant à grand-peine le tremblement qui agitait sa main, Pauline déglutit et répondit :

— Oui. Amène-le-moi immédiatement, s’il te plaît.

— Vos désirs sont des ordres, ma princesse. Votre fidèle serviteur saute sur son vélo et il arrive !

Pauline allait raccrocher quand Sébastien ajouta :

— Au fait, tu m’as raconté des bourres hier : ton téléphone, il fonctionne parfaitement.

— Comment tu le sais ? demanda-t-elle, affolée. Tu ne t’en es pas servi ? Dis-moi !

Un rire joyeux éclata dans l’écouteur.

— Mais si, ma douce ! Avec quoi crois-tu que je t’appelle ?